

L'UNIVERS DE FLANNERY O'CONNOR

Pour l'être religieux, il y a pire que l'athée : c'est le faux prophète. La superstition, le mensonge, l'exploitation de la crédulité sont véritablement l'œuvre du diable, tandis que l'indifférence est le fait des hommes. Le marchand d'illusions, le sorcier, se sert de quelque chose d'infiniment grave pour spéculer. Il dégrade. Il déshonore. Ce n'est donc pas la foi que nous devons juger, mais plutôt ceux qui la portent. De même, la réalité du monde qui nous entoure n'est pas à mettre en doute. Ce dont il nous faut nous méfier, c'est du sens que nous lui accordons. Nous interprétons mal. Nous créons des images en notre faveur, des images qui nous font plaisir et nous grandissent. Derrière chacune de nos paroles, derrière chacun de nos actes, il y a la vanité. Si l'univers que nous présente Flannery O'Connor nous choque, c'est bien moins parce qu'il est confus et brutal que parce qu'il est vrai. D'une vérité dure et simple, intuitive, revendicatrice, il est là pour arracher nos illusions, pour nous convaincre, pour remettre nos sens et nos idées en question, et nous faire aimer la lucidité. La civilisation dont nous sommes si fiers n'est le fait que d'une minorité. Autour de nous, si nous savons regarder, c'est le règne de la barbarie, du mensonge, de la cruauté, où la morale et la religion servent d'alibi.

Ici, plus particulièrement, l'univers nous est montré en proie au mal. La terre elle-même souffre, frissonne, est parcourue de convulsions. Tout en elle est hostilité, destruction, arme. C'est que la terre n'est pas un décor indifférent ; elle est l'exact

miroir des hommes qui l'habitent. Le mal humain est devenu universel; la sauvagerie et la haine ont marqué profondément la nature, comme si tous les êtres vivants communiquaient à travers son sein, en une sorte d'orchestration grandiose et démoniaque. Les espèces animales, les pierres, les arbres, les éléments, tout participe. Tout est *humain*. L'homme enchaîné à la création, s'il est en apparence le produit le plus complexe et le plus ordonné du mal, c'est à cause de la situation privilégiée que lui confèrent son intelligence et sa sensibilité. En fait, la haine et la destruction sont l'ordre unique qui doit régner sur l'existence. Nul n'est préservé.

Prisonnier dans l'univers maudit, l'homme ne peut être que fanatique. Ses idées ont plus d'importance que les actes quotidiens. Elles les motivent même profondément, elles sont lui-même, ce qui fait qu'il vit et qu'il survit. La réalité n'a plus tellement d'importance. Ce qui compte, ce sont les mouvements venus de l'intérieur, les pulsations inconnues qui sortent du tréfonds. Le monde se sépare irrémédiablement en deux, et c'est la face obscure, instinctive, qui apparaît. Nous assistons à la naissance des mythes et des supercheries, dans un étrange climat de terreur impuissante qui est celui des cauchemars.

Quels sont les hommes, créateurs et créatures de cet univers? Deux espèces en apparence opposées, mais qui en fait sont semblables : ceux qui sont *appelés*, ceux qui ne le sont pas. Antagonisme de la foi et de la raison? Non, car cette opposition est encore un mensonge : l'oncle de Tarwater et Rayber l'instituteur se retrouvent dans le même fanatisme; intolérants, rusés, haineux dans leur amour, dressés désespérément contre le monde qui renvoie leurs coups, aucun d'eux ne triomphe. La véritable opposition c'est celle qui existe entre les hommes et leurs enfants; et ce sont toujours les derniers qui sont vaincus.

La terre est peuplée de prophètes. Ici, chacun porte son Dieu, sa Vérité, et veut l'imposer. Chacun a son système. Le monde des adultes est noué, monde tragique et dérisoire où dominent la solitude et la méfiance. L'enjeu du combat que se livrent Rayber et le vieillard, c'est Tarwater, l'enfant qui sera bientôt un homme. Lui seul compte. Il est encore disponible, et il faut le gagner, l'enfermer à tout prix dans une prison d'idées,

le vaincre, entrer en lui et le posséder. Cour pitoyable et impitoyable : l'esprit est femelle, et les forces dures de la foi, des idées, des doctrines doivent le féconder. C'est l'ordre rituel du monde, qui lutte contre la vacance, contre l'inutilisation. De même que, venu on ne sait d'où, mais bien présent, se fait entendre partout sur terre le commandement de la perpétuation de l'espèce, de même une voix demande aux hommes que jamais l'esprit ne s'arrête. Qu'il l'exploite ou qu'il veuille vraiment le sauver, le prophète a besoin de l'enfant. Il faut qu'il engendre, il faut qu'il germe, qu'il fasse *éclater ses graines dans le sang*. C'est ce désir de paternité qui unit l'oncle de Tarwater et Rayber dans le même aveuglement. Et c'est ce désir aussi qui les élève au-dessus d'eux-mêmes, au-delà de leur hérésie.

Obscurément les deux ennemis luttent contre la même chose : contre la mort. Puisqu'ils sont vieux, puisque la prison de leurs systèmes s'est refermée à jamais, sans possibilité de changement, c'est dans la *naissance* qu'ils vont reporter tous leurs espoirs. L'obsession de la mort est constante. Obsession qui n'est pas désespoir, mais qui est simple reconnaissance du cycle catastrophique de la vie. La nature, les actes des hommes, leurs pensées les plus intimes s'y rapportent. Rien n'est indifférent. Chacun d'eux sait qu'il porte en lui cette ultime défaite, et il l'accepte. Il ne l'oublie pas, non, mais il côtoie la mort, comme cela, chaque jour ; le cercueil devient un lit, et l'on prépare longtemps à l'avance sa toilette mortuaire. Une fois vidé de la vie, le corps est traité avec désinvolture, enterré sommairement près du figuier, parce que c'est bon pour les figes. Que ce soit le vieillard, tout entier tourné vers le moment fatal, ou Rayber essayant d'assassiner cette autre mort muette qu'est son fils idiot, ou encore Tarwater, né dans un accident d'auto, tous sont conscients de l'importance du dénouement, et tous admettent profondément cette proximité.

Pour lutter contre ce climat funeste, les hommes se tournent vers la jeunesse, vers l'enfance, vers la naissance. Il s'agit de se les approprier. Blasphématoire ou bien sacramentel, le baptême est l'acte le plus important. C'est l'acte de propriété par excellence, celui qui extirpe du néant, qui signe, qui fait naître une deuxième fois. Répondant ici à l'obsession de la

mort et du pourrissement, l'obsession du baptême concrétise le fanatisme de l'homme. Le vieillard, en mourant, lègue à Tarwater sa foi vivante, où les rites sont transposés dans la vie réelle au point que le *pain de la vie* devienne une niche entrevue dans une boulangerie, et le feu purificateur un incendie; ainsi, l'eau semblera n'avoir été faite que pour l'acte du baptême. Elle cesse d'être un élément et devient un symbole. Les lacs, les bassins des fontaines, toutes les eaux sont bonnes pour baptiser. Leur ruissellement, leur transparence suscitent un choc et plongent Tarwater en une sorte de rêverie maniaque. Mais la violence survient aussi; car cette eau est double. Elle contient à la fois l'esprit de la naissance et l'esprit de la mort. Tarwater devient adulte en perpétrant cette double abomination: il noie Bishop, le fils anormal de Rayber, celui qu'aucun système ne pouvait jamais atteindre; et en le noyant, il le baptise.

Mais cette mort n'aura soulagé Tarwater qu'en apparence; elle n'aura libéré Rayber que d'une image. En fait, l'obsession demeure. Pour l'un comme pour l'autre, il n'y aura jamais de repos. Quoiqu'ils fassent la graine du malheur est en eux, et ils sont condamnés à souffrir jusqu'au bout. Le seul être préservé, l'innocent, a dû disparaître; il n'y a pas de place dans le monde pour ceux qui ne sont pas présents. La haine, l'amour, la jalousie, le doute, la foi sont les règles de la vie. Aucune vérité, aucune douceur durables. Les relations des hommes sont des relations de maîtres et d'esclaves, et chacun est à la fois maître et esclave. Dominé par l'idée des autres, conduit par son destin, façonné, dirigé, agi et agissant, de sa naissance à sa mort, avec seulement, pour espoir, cette lueur confuse qui brille au fond d'une chambre obscure, juste assez pour permettre d'envisager le bonheur, pas assez pour donner la paix.

Cette paix, tous, ils la désirent. *Ne rien sentir*, dit Rayber. *Le monde a été fait pour les morts*; le vieillard espère ce repos éternel, et Tarwater cherche partout la preuve qu'il n'a pas été appelé. C'est que la foi est aussi une malédiction; et face à la plénitude de cette terre vorace, caricaturale, mesquine, le désert inconnu du néant, de l'oubli et de l'ombre semble parfois préférable.

L'histoire de Tarwater est finalement celle de tous les enfants, amenés brutalement à découvrir la haine, le mensonge, la violence. Elle commence par un blasphème et finit par un outrage. L'expérience a porté ses fruits. Un adulte est né, implacable, humilié, tout plein de passions et de sentiments contradictoires. Un assassin, un monstre, mais aussi une victime et un misérable. S'il peut désormais *se mêler de ce qui le regarde jusqu'à ce qu'il meure*, c'est qu'il est également condamné à avoir pour toujours *les yeux ouverts*. On n'échappe pas aux passions des hommes. On n'échappe pas, quoi qu'on fasse, dans le monde de pacotille et de mensonge, à la Vitesse Terrible de la Miséricorde de Dieu.

Un tel livre, dans tout son désespoir, dans sa cruauté, dans son langage qui parle sans cesse de la persécution, de la haine et de la mort, ne peut être que l'œuvre d'un être aimant passionnément la vie. L'aimant telle qu'elle est, avec joie, avec pitié. Il suffit, pour s'en douter, de suivre les terribles affrontements que se livrent les esprits des hommes à la conquête de l'immortalité. A l'intérieur de leur folie systématique, ces hommes se battent, souffrent, blasphèment, car est en eux le suc même de l'existence. Si leurs actions sont parfois démentes, c'est que la vie exige la violence, et n'a pas de fadeur. La révolte est active. Elle est une progression. Elle est une victoire sur le règne de la mort. Dans cette nature somptueuse, mystérieuse, vivante et organique, les hommes sont à l'unisson avec l'univers.

En eux est surtout présente cette grande beauté religieuse, capable de faire naître la vérité du mensonge, qui est d'avoir accordé à chacun de nous une AME. N'importe la personne qui la porte en elle, n'importe sa conduite morale, son intelligence, sa sensibilité. Elle peut être laide, belle, sage, bête, riche, pauvre. Cela ne fait rien : elle a une AME. Etrange présence cachée, ombre qui est coulée dans le corps, qui vit derrière le visage et les yeux, et qu'on ne voit pas. Ombre du respect, et signe de la reconnaissance de l'espèce humaine, signe de Dieu dans chaque corps. Les idiots sont idiots, mais ils ont une AME. Le boucher à la nuque épaisse, le ministre, l'enfant qui ne sait pas encore parler, ont chacun leur AME. Quelle est la vérité dans ce mystère? Comment est-elle, cette

âme invincible et inconnaissable, qui n'a rien à voir avec la fortune, la beauté, ou l'intelligence? Quelle est cette chose sérieuse qui habite tous les hommes, et qui fait qu'ils sont eux-mêmes? Ce fantôme sans couleur et sans forme qui est glissé dans le fourreau de la chair, et qui est digne, et QUI REND TRAGIQUE?

J. M. G. LE CLÉZIO

N. B. Il s'agit dans la chronique qu'on vient de lire, d'un roman de Flannery O'Connor: *The Violent bear it away*, traduit de l'américain sous le titre : *Et les Violents l'emportent* (Gallimard).

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

GUILLEVIC.....	Dans les Collines
FRANTZ ANDRÉ BURGUET..	Le Protégé
CHARLES DUIT.....	L'Autre Versant du Rêve
CHRISTIAN LIGER.....	Les Cinq Envols de Cyrano (fin)
BERNARD SAVOY.....	Non Loin de la Mer (fin)
★	
JEAN LORBAIS.....	D'un Hôpital

CHRONIQUES

- L'Anti-Robinson*, par JEAN-LOUIS CURTIS
Raymond Queneau, par JACQUES CHESSEX
Des Villes, pourquoi?, par JEAN DUVIGNAUD
Sous le Regard d'Hercule, par MICHEL BUTOR
L'Univers de Flannery O'Connor, par J. M. C. LE CLÉZIO

NOTES

PAR MARCEL ARLAND, RAYMOND BELLOUR, RENÉE BOULLIER,
J.-J. BROCHIER, GEORGES CHARAIRE, ALAIN CLERVAL, CLAUDE
MICHEL CLUNY, JEAN DUVIGNAUD, ROGER JUDRIN, MARC MICHEL,
ÉMILIE NOULET, DENIS PÉRIER, ROBERT DE SAINT-LOUP,
WILLY DE SPENS.

LE TEMPS COMME IL PASSE

- ROGER JUDRIN : *Sur un Mot de Tristan*
JEAN-YVES TADIÉ : *D'un Pays noir*
FRANÇOIS SONKIN : *Sois gentille*
SUZANNE MARTIN : *Chronique*
JEAN CLAIR : *Fin Septembre*
WILLY DE SPENS : *Arbres*

TEXTES

ACHIM D'ARNIM : *Désespoir d'Amour et Fuite*
Introduction et Traduction de J.-C. Schneider

nrf